

Numéro 33  
23 Décembre  
- 1921 -  
Abonnements  
- Étranger -  
1 an : 55 fr.  
6 mois : 35 fr.  
- France -  
1 an : 45 fr.  
6 mois : 25 fr.

# cinéa

UN  
franc

*Ayez pitié  
des beaux films,  
même étrangers.*

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur  
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84  
Londres : A. F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road, W. C. 2

*N'acclamez pas trop  
les mauvais films,  
même français.*



MARY MILES MINTER

La seule interprète de l'écran qui ait, en réalité, huit ans de moins que son âge.

Films usagés pour amateurs et particuliers, depuis 0,10 centimes.  
**BAUDON-SAINTE-LO**  
 345, rue Saint-Martin, PARIS  
 Téléphone : ARCHIVES 49-17

Le livre qu'il faut avoir lu

**Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot  
 Charlot**

M. de Brunoff, éditeur

Que les Lecteurs de  
**cinéa**  
 nous écrivent franchement leurs impressions sur les films qu'ils ont vus.

**RÉPONSES  
 A QUELQUES LETTRES**

SIBILLIA. — La revue *Beauty* est éditée par la maison qui fait le *Shadowland* et le *Lassic*. La librairie Brentano, avenue de l'Opéra vous donnera tous renseignements à ce sujet.

LA CHARRETTE FANTOME. — Ecrivez : Svensk-Film Industrie, 7 et 19, Kungsgatan, Stockholm (Suède).

LEWIMICHLI. — (Choisissez un pseudonyme un peu moins compliqué). Ces renseignements sont très longs à avoir. Ayez quelques jours de patience.

GILBERT GRANGE. — Vous répondrai par lettre cette semaine.

B. R. K. — Ecrivez à Mlle Geneviève Félix, 35, rue du Simplon, 18<sup>e</sup> arrondissement.

RENÉ-LUC. — Les Films Erka sont installés, 38 bis, avenue de la République, M. Edelstein, je crois.

LIONNELLE. — Maë Murray n'a aucun rapport avec Maë Marsh.

REMEMBE. — Nazimova dans *Occident* et la *Lanterne Rouge*.

LUMIÈRE. — Voyez le n° 18 où a été reproduite sa photographie.

L. M. — C'est une erreur de ma part en effet : Juanita Hansen n'était pas la partenaire de William Hart dans *Le Dieu captif* mais dans *Loïn du cœur*.

VIVIENNE. — Tora Teje est, en effet, l'interprète du *Monastère de Sendomir*. Oui, *Vers le bonheur* est le film *Erolikon*.

FUTURISTE. — Caligari sortira en France malgré les détracteurs de l'Art Moderne. Vous en verrez certainement d'autres.

B. I. — Je m'abstiens totalement de critiques et regrette de ne pouvoir vous répondre.

J.-L. MARIE. — Constance Talmadge est la sœur de Norma. Elle est mariée à un riche manufacturier grec John Pialogron.

L'ŒIL DE CHAT.

Aux éditions de la Sirène  
**CINÉMA**  
 par Jean Epstein  
 un volume illustré 6 francs

*Un des plus  
 beaux pays  
 cinématographiques*

*est  
 la Suède*

*Un des plus  
 beaux magazines  
 cinématographiques*

*est*  
**FILMJOURNALEN**

POUR DES ABONNEMENTS  
 s'adresser à  
**FILMJOURNALEN**  
 Stockholm (Suède)

POUR L'ACHAT AU NUMÉRO  
 s'adresser à  
**M. TURE DAHLIN**  
 38, rue de la Tour d'Auvergne  
 PARIS (IX<sup>e</sup>)



GÉRALDINE FARRAR  
 que nous applaudirons bientôt dans un beau film  
 de la Société Française des Films Artistiques,  
 "SOUS LE MASQUE D'AMOUR"

Cliché Films Artistiques

CF 40 Per 283





*Avant de réveiller*

*Allez voir*

## Le Chevalier Errant

Comédie romantique en 5 parties

de H. MOLANDER

Interprétée par

MARY JOHNSON

et

GOSTA EKMAN

Sélection  
Svenska-Film  
(Stockholm)



Exclusivité

Gaumont



A PARTIR DU 20 JANVIER PROCHAIN

## LE FILS DE M<sup>ME</sup> SANS-GÊNE

Magnifique évocation de l'épopée napoléonienne  
d'après le célèbre roman d'Émile MOREAU

interprétée par

HESPERIA

Tous les amateurs de beaux films voudront  
voir cette splendide reconstitution historique

TIBER FILM  
(U. C. I.)



Exclusivité  
Gaumont

# Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 23 au Jeudi 29 Décembre

**2<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Salle Marivaux**, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Cerveau brûlé. — Charlot ne s'en fait pas. — Par l'entrée de service.  
**Parisiana**, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Les grandes chasses, 2<sup>e</sup> série. — La flamme du pompier. — Visage jaune. — Le loup de dentelle. — Fatty s'émancipe. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Un terrible poltron.  
**Omnia-Pathé**, 5, boulevard Montmartre. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Charlot ne s'en fait pas. — Supplément facultatif, non passé le dimanche en matinée : Les contes des mille et une nuits.  
**Electric-Palace**, 5, boulevard des Italiens. — Un drame d'amour. — Charlot ne s'en fait pas. — En supplément facultatif : Soirée de Réveillon.  
**3<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Pathé-Temple**. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre.  
**Saint-Marcel**, boulevard Saint-Marcel. — Soirée de réveillon. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Les grandes chasses de la faune africaine, 2<sup>e</sup> partie. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — L'ombre déchirée.  
**4<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Saint-Paul**, 73, rue Saint-Antoine. — Laghouat (Tunisie). — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier épisode. — Mabel et Fatty se marient. — Pour une nuit d'amour.  
**5<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Mésange**, 3, rue d'Arras. — Beaucitron artiste peintre. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Pervenche.  
**Chez Nous**, 76, rue Monfétard. — La revanche de Maciste. — Le salut de Fatty. — Le masque rouge, 15<sup>e</sup> épisode. — Mathias Sandorf, premier épisode.  
**7<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Régina-Aubert-Palace**, 155, rue de Rennes. — Les Jeux du Destin. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Rei-Gliss marin malgré lui.  
**9<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Delta-Palace**, 17 bis, boulevard Rochechouart. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Teddy médecin. — Le sacrifice de Rio Jim. — Dudule à dada.  
**10<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Tivoli**, 19, faubourg du Temple. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les contes des mille et une nuits. — Charlot ne s'en fait pas. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode.  
**Folles-Dramatiques**, 40, rue de Bondy. — Reine-Lumière. — L'Infernal. — Soirée de réveillon. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode.

## THÉÂTRE DU COLISÉE

38, Av. des Champs-Élysées  
 Direction : P. MALLEVILLE Tel. : ELYSÉES 29-46

Scout girls suédoises, documentaire

Un conte des mille et une nuits :  
**GOUL-Y-HAMAR**

**L'INFERNAL**  
 film d'aventures, avec **TOM MIX**

Gaumont-Actualités

**PAR L'ENTRÉE DE SERVICE**

Comédie jouée par

**MARY PICKFORD**

**11<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Voltaire-Aubert-Palace**, 95, rue de la Roquette. — Un drame d'amour. — Une drôle de maison. — Les contes des mille et une nuits. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode.

**12<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Lyon-Palace**, rue de Lyon. — Les grandes chasses de la faune africaine, 2<sup>e</sup> partie. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — Soirée de réveillon. — L'Infernal. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode.

**13<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Gobelins**, 66 bis, avenue des Gobelins. — Beaucitron artiste peintre. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Pervenche.

**14<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Gaité**, rue de la Gaité. — Beaucitron artiste peintre. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Pervenche.

**15<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Grenelle**, 122, rue du Théâtre. — Beaucitron artiste peintre. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Pervenche.

**Grenelle-Aubert-Palace**, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — En dernière heure. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Sept ans de malheur.

**Grand Cinéma Lecourbe**, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — Cerveau brûlé. — Les grandes chasses de la faune africaine, 2<sup>e</sup> partie. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — Soirée de réveillon. — L'Infernal. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode.

**16<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Mallot-Palace**, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 23 au lundi 26 décembre. — Les grandes chasses, 2<sup>e</sup> série. — Pompon pompier. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Le loup de dentelle. — Programme du mardi 27 au jeudi 29 décembre. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — L'ombre déchirée.

**Mozart-Palace**, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 23 au lundi 26 décembre. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — L'ombre déchirée. — Programme du mardi 27 au jeudi 29 décembre. — Les grandes chasses, 2<sup>e</sup> série. — Pompon pompier. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Le loup de dentelle.

**Le Régent**, 22, rue de Passy. — Auteuil 15-40. — Scout girls suédoises. — Le canard en ciné. — Les aventures de Sherlock Holmes. — Le Revenant. — Douglas au pays des musqués. — Pour une nuit d'amour, avec Van Daele. — Dudule, l'âne et l'hercule.

**Théâtre des Etats-Unis**, 56 bis, avenue Malakoff. — L'Orpheline, 10<sup>e</sup> épisode. — Myrtha. — Seule... — La petite Fadette.

**17<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Villiers-Cinéma**, 21, rue Legendre. — Betty et ses soupirants. — Les grandes chasses de la faune africaine. — Charlot s'évade. — L'Orpheline, 10<sup>e</sup> épisode. — La fille de la Mer.

**Cinéma Demours**, 7, rue Demours. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les grandes chasses de la Faune africaine, 3<sup>e</sup> partie. — Charlot ne s'en fait pas. — Par l'entrée de service. — Pompon pompier.

**Ternes-Cinéma**, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — Fils de peaux-rouges. — Le signe de Zorro. — Saturnin ou le bon allumeur. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — Le chevalier errant.

**Lutetia-Wagram**, avenue Wagram. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3<sup>e</sup> partie. — Pompon pompier. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Par l'entrée de service. — Soirée de réveillon.

**Royal-Wagram**, avenue Wagram. — Le Canard en Ciné. — L'Infernal. — Les contes des mille et une nuits. — La Princesse Alice. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode.

**18<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall**, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — La petite fée d'Irlande. — Pour une nuit d'amour. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode.

**Palais Rochechouart**, 56, boulevard Rochechouart. — Les contes des mille et une nuits. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Par l'entrée de service.

**Barbès-Palace**, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — Par l'entrée de service. — Charlot ne s'en fait pas. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode.

**Le Select**, 8, avenue de Clichy. — L'Infernal. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3<sup>e</sup> partie. — La Princesse Alice. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode.

**Le Métropole**, avenue de Saint-Ouen. — Pompon pompier. — Soirée de réveillon. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — Par l'entrée de service.

**Marcadet-Cinéma-Palace**, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — L'Infernal. — Soirée de réveillon. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode.

**19<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Secrétan**, 7 avenue Secrétan. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre.

**Le Capitole**, place de la Chapelle. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3<sup>e</sup> partie. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — L'Infernal. — Soirée de réveillon. — Pompon pompier.

**Belleville-Palace**, 130, boulevard de Belleville. — Soirée de réveillon. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Sa dette. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode.

**Féérique-Cinéma**, 146, rue de Belleville. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — L'occasion. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Dudule, l'âne et l'hercule.

**20<sup>e</sup> Arrondissement**  
**Paradis-Aubert-Palace**, 42, rue de Belleville. — La Corse île de Beauté. — Le jong. — Le fantôme du anch. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode.

**Banlieue**  
**Clichy**. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre.

**Olympia Cinéma de Clichy**. — Les grandes chasses de la faune africaine, première partie. — L'ombre déchirée. — L'Orpheline, 11<sup>e</sup> épisode. — Hélio-trope.

**Levallois**. — Charlot colporteur. — Les trois mousquetaires, 9<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Amour posthume. — Un mari pour un dollar.

**Vanves**. — Beaucitron artiste peintre. — Les trois mousquetaires, 10<sup>e</sup> épisode. — Les Fables de La Fontaine. — Pervenche.

**Montrouge**. — Laghouat (Tunisie). — Reine-Lumière, 4<sup>e</sup> épisode. — Dudule, l'âne et l'hercule. — Hélio-trope.

## GAUMONT-PALACE

1, rue Caulaincourt

Un spectacle nouveau et sensationnel pour les Fêtes de NOËL

SOIRÉE DE RÉVEILLON, comédie parisienne

LE CHEVALIER ERRANT, Comédie d'aventures

LE NOËL D'ALSACE

... Féerie cinématographique et scénique ... Chorégraphie de Stilson, musique de J. Nougues avec le concours de M. BAER, de l'Opéra

La Danseuse JASMINE

... dans le rôle de la petite Suzel ... et ROBERT ROBERTY ... dans le rôle du jouet merveilleux ... L'ORPHELINE, 11<sup>e</sup> épisode : Le Revenant

cinéma

# FILMS D'AUJOURD'HUI



Une scène de *Par l'Entrée de Service*.

### Par l'entrée de service.

Il est, en vérité, des jours où l'on est mal disposé, où les plats les plus sucrés, les femmes les plus suaves ne vous disent rien. Et pourtant comment ne pas aimer Mary Pickford, si charmante avec ses jolies petites boucles blondes, et son sourire, et ses gamineries ? Evidemment, on ne songe pas un instant à ne pas l'aimer. C'est le sujet qui vous agace, par ses côtés conventionnels, ses invraisemblances ; mais il faudrait l'oublier, se laisser aller à son plaisir. Par exemple au lieu de s'amuser, tout simplement, de la manière dont les gens élégants passent leur *week's end*, de goûter le flirt « direct » à la mode de l'Ouest, le pied nu posé sur le pied nu (les personnages passent leur existence en costume de bain) on songe maussadement que tout ce tableau a été introduit pour flatter les

passions démagogiques, les aigreurs puritaines des fermiers de l'Arkansas et des boutiquiers de New-Hampshire, pour donner à leurs âmes pharisaïques l'impression agréable qu'ils sont les élus du seigneur, et nullement semblables à ces publicains...

De même, lorsque Mary Pickford va en visite chez une fermière flamande maniaque de propreté, où tout reluit sous un astiquage continu. On sait d'avance qu'elle y ira en se déchaussant, en marchant pieds nus dans la fange du ruisseau, de manière à maculer le beau parquet, à le recouvrir ensuite d'une eau savonneuse sur laquelle elle fera des glissades, genre *Charlot Patine*. Pourquoi s'irriter de le savoir d'avance ? S'irrite-t-on de voir Zambelli entrer en dansant ? On le savait d'avance aussi. Ce sont là conventions spéciales à tel ou tel art, il faut

les accepter sans protester ; accepter aussi que dans toutes les scènes pathétiques l'héroïne tienne à bout de bras une paire de chaussures : l'effet est réussi, la note de grâce maladroite et timide est donnée : qu'importe le moyen ? Allez-vous reprocher à un violoniste d'attaquer toujours son instrument avec le même archet ?

Non ; quand on est aussi mal disposé, quand les plus jolis numéros du répertoire enfantin de la grande étoile vous laissent froid, il vaudrait mieux ne pas en parler. Ou tout au moins ne parler que de ce qu'on a aimé ; des expressions charmantes, craintives, indécises ; de quelque chose de vraiment, de naturellement frais et juvénile, chaque fois qu'un procédé quelconque destiné à produire mécaniquement l'effet de jeunesse n'est pas mis en jeu ; et aussi de toute la mise en



MARY PICKFORD

Que nous allons goûter dans *Par l'Entrée de service*, et que nous admirerons prochainement dans *Le Petit Lord Fauntleroy*.

scène soignée, mesurée, jamais excessive, toujours exacte et en rapport avec l'action : notez la vieille ferme flamande, si réussie avec ses volailles, son chien et son chat, et les détails amusant du *week's end*, les invités, leurs flirts. Et puis il vaut mieux, au fond, se résigner aux lé-

gers inconvenients que comporte le genre Mary Pickford que se priver du plaisir de la voir. Et, d'après ce qu'on nous annonce, nous aurons ce plaisir, sans aucun mélange en voyant ses dernières productions, et notamment *Little Lord Fauntleroy*.

#### La Princesse Alice.

Grâce au progrès des lumières, et d'une manière générale à la crainte de paraître dupes, nos enfants ne croient plus aux Contes de fées, ni même leurs parents, qui pourraient être devenus plus sages. Tout film basé sur une conception féérique de

la vie risque donc de provoquer les ricanements des gens sérieux et des tempéraments « réalistes ». Si, heureusement pour vous, vous ne vous rangez pas dans ces catégories, allez voir celui-ci, qui est charmant, conçu avec moins de raffinement dans les détails que ne l'aurait fait, par exemple, Fitzmaurice, mais peut-être d'un rythme plus simple et moins encombré par la mise en scène. Il est vraisemblablement inspiré d'un roman jadis célèbre, *Tuteur et Pupille*, et raconte l'histoire d'une petite fille qu'on voit d'abord à quatre ans, interprétée par Peaches Jackson, à huit ans, par May Giraci et à dix huit ans, par Lila Lee (l'amusant est qu'on a trouvé moyen de donner un air de famille aux trois artistes). Elle aime son tuteur, lequel est pour elle le « Prince » que sa princesse, la belle et lointaine Alice Travers (Kathlyn Williams) attend, enfermée dans la Tour de la Fidélité. Alice épouse na-

*Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et presque aussitôt, M. Ricciuto Canudo lui indiqua la manière de s'en servir. ✕ ✕ ✕ ✕*

tuellement un autre homme, puis devient veuve, et... allez voir la suite.

L'interprétation de Lila Lee est charmante ; elle dépeint de manière exquise, émouvante, la jeune fille qui cesse d'être une enfant ; ses premiers plans, à la fin, sont tout simplement délicieux. Thomas Meighan joue fort bien, encore qu'il ne soit peut être pas l'homme qu'il faudrait pour représenter le « Prince » et Charles Ogle donne sa mesure dans le rôle secondaire du domestique.

#### Les Contes des Mille et Une Nuits.

En portant à l'écran — ou à la scène — une histoire orientale, on peut insister, soit sur le côté humain, général du récit, soit sur la couleur locale. C'est ce dernier parti, plus tentant au point de vue pittoresque, qu'adoptent généralement les Cinéastes ; il présente un danger. Plus le caractère oriental est accusé, plus la couleur devient semblable d'un épisode à l'autre, plus les personnages perdent leurs vertus humaines pour devenir des types légendaires ou topiques.

Tel est le défaut commun de ces deux œuvres excellentes et colorées — *La Sultane de l'Amour*, et les

*Contes*, mis en scène, à plusieurs années d'intervalle, par M. Nalpas et M. Tourjanski. La comparaison est imposée, tout d'abord par le rapprochement inévitable que suscitent les thèmes communs : il faudra évidemment que les cinéastes renoncent, quand ils voudront évoquer l'Orient, à montrer invariablement des Sultans grotesques et furibonds, entourés de ministres barbus, de nains difformes et d'eunuques pervers, gardés par des nègres porte-épieux et occupés à martyriser d'innocentes princesses captives. Nous sommes un peu blasés sur ce genre d'effets ; la légende en comporte d'autres, et M. Tourjanski a su en dégager — par exemple l'épisode de la ville de son peuple pétrifiés, qui donne une saveur si originale au second épisode.

Moins hardi au point de vue plastique, moins riche en sensualité féroce que celui de MM. Frantz Toussaint et Nalpas, celui-ci lui demeure

*Un cinéaste doit tenter de retenir, d'organiser et de réaliser ses thèmes visuels comme un musicien fait de ses thèmes sonores. ♪*



LES  
CONTES  
DES  
MILLE  
ET UNE  
NUITS

supérieur en ce qu'il met en scène de beaux et authentiques paysages africains, bien choisis, qui encadrent l'action sans l'écraser. L'interprétation est excellente : M. Nicolas Rimsky était né pour être fils de roi, et Mlle Nathalie Kovanko, que j'avais trouvée simplement jolie et amusante dans un film moderne, est une délicieuse princesse orientale, tendre, langoureuse, émouvante, et digne que des princes fassent des miracles pour la sauver et la conquérir. Et lorsque, dans le premier épisode, seule sur la terrasse, elle attend la mort, il n'y a plus de légende ni de décor ; c'est une femme qui souffre.

#### La Fée du Logis.

Il est bon, il est nécessaire qu'il existe des films qui ne s'efforcent pas de dévoiler les mystères profonds de

l'âme ou du geste humain, mais simplement distraient les spectateurs de leurs soucis quotidiens, en leur montrant la vie sous une apparence conventionnelle et plaisante.

Le joli film où figure Mabel Normand possède presque toutes les qualités qu'on peut demander à ce genre d'œuvre. D'abord, d'être sans prétention, de ne jamais chercher à se faire prendre pour plus et pour mieux qu'il n'est ; puis d'être bien composé. Le rythme de *La Fée du Logis* est, à ce point de vue remarquable ; soutenu jusqu'à la fin, sans longueur, ni fausse note, il vous conduit agréablement jusqu'à la fin. L'interprétation de Mabel Normand est amusante, fantaisiste, réellement jeune ; celle de Cullen Landis, excellente.

Je regrette que l'éditeur français

ait cru devoir adopter un parti très à la mode en ce moment et que je trouve détestable ; celui de souligner les sous-titres (ils sont d'ailleurs bien traduits et correctement rédigés) par une image qui reproduit, en beaucoup moins bien, ce que va montrer la projection. Le texte est un mal nécessaire : l'essentiel est qu'il soit rare et inoffensif. Un parti ornemental peut n'être pas déplaisant, à condition d'être excellent et de ne rien enlever à la lisibilité de l'écriture ; un parti ornemental médiocre est la pire chose. Disons le franchement, celui adopté pour ce film, et pour d'autres titrés de la même manière, est nettement mauvais et gâte un peu une œuvre en elle-même charmante.

LIONEL LANDRY.

LES  
CONTE  
DES  
MILLE  
ET UNE  
NUITS



Depuis qu'il est avéré que le cinéma est une industrie, il trouve de nombreux chevaliers. \* \* \* \*

L'esprit souffle où il veut ; d'aucuns ont eu la révélation du cinéma en voyant " Les 3 Mousquetaires ".

A chaque instant la vie fait du cinéma. Il est temps que le cinéma fasse de la vie. & & &

## UNE ESTHÉTIQUE DU CINÉMA

### A propos du livre de M. Jean Epstein

Il est facile de dire : « toute esthétique est vaine ; ce sont les œuvres qui comptent et non les doctrines ». Cette position se conçoit, dans une certaine mesure, tant qu'on parle de poésie, de musique, de peinture, en un mot : d'arts qui permettent matériellement de produire une œuvre et même de la faire connaître aussi facilement qu'une doctrine. Le cinéma, au contraire, se rapproche de l'architecture par les difficultés matérielles de réalisation qu'il comporte, difficultés qui rendent impossible de demander à un scénariste, metteur en scène, un échantillon réalisé de son talent ; il faut juger sur plans et d'avance, ce qui suppose des règles de construction, une esthétique reconnue.

Que les notions les plus élémentaires de cette esthétique soient généralement ignorées, on n'en saurait douter lorsqu'on constate les erreurs grossières que commettent, quant au choix du sujet, à la composition, au rythme, au montage, des cinéastes même avertis. Et l'on se rend compte que l'expérience individuelle de chacun, souvent inutile à lui-même, l'est toujours aux autres : ici, les architectes apprennent la bâtisse en construisant au petit bonheur, et il arrive que les édifices s'écroulent, ou, pour rester dans notre domaine, que les films rentrent dans le néant ; ce, au grand dam des commanditaires, qu'on n'y reprendra plus, du public qui peu à peu se détourne du cinéma, et des véritables artistes qui voient les routes se fermer devant eux, tout cela parce qu'il n'existe ni tradition, ni doctrine.

Cette esthétique indispensable de l'Art du Mouvement, dirai-je que M. Jean Epstein a essayé de la formuler ? Je n'ose prêter cette intention — peut-être même faudrait-il dire, cette prétention — à l'auteur d'un livre charmant, amusant, plein de fantaisie et d'imprévu, et dont la forme est tellement liée au fond qu'il semble difficile de traduire la pensée de l'auteur dans une autre langue

que la langue imagée et vibrante par lui adoptée.

Les lecteurs de *Cinéma* ont déjà pu goûter, en deux fragments de M. Jean Epstein — *Ciné Mystique* et *Le Sens 1 bis* — ses dons de vision aiguë, précise, complexe, de coordination philosophique, d'expression rare et pittoresque. Il ne s'agit pas de le citer, mais de l'analyser. Donnons donc la parole, non point à l'auteur, mais à un disciple supposé, accoutumé à penser selon les formules et à parler selon le langage de l'esthétique classique. Voici, semble-t-il, ce qu'il nous dirait :

« Le cinéma est mouvement. Vous ne devez donc jamais considérer une



ELSIE FERGUSSON

image en elle-même, mais toujours dans son devenir. L'immobilité au cinéma est aussi antinomique que le silence en musique. Une telle règle proscriit le paysage rigide, le pittoresque statique, la carte postale illustrée servie, soit isolément, soit comme décor d'une action.

« Elle proscriit également toute vue prolongée d'un état. Notamment lorsqu'il s'agit d'un gros plan. Le gros plan est un élément essentiel à l'écran mais il faut qu'il soit bref et mobile, qu'il n'arrête pas le rythme.

« Le cinéma permet de voir successivement un être sous tous les aspects, à toutes les échelles, de l'analyser, de le décomposer suivant cha-

cune de ses dimensions matérielles. Et c'est une fin suffisante. Cessons d'avoir l'obsession du sujet, de la petite histoire ; n'importe quel thème est bon, l'on peut même s'en passer, pourvu qu'il y ait prétexte à mouvement et à décomposition de gestes.

« Suivez dans la rue un homme, une femme qui marche, attachez-vous à un bateau qui remonte un fleuve, à une barque qui danse sur les vagues ; rien qu'à voir et à montrer tous les aspects d'un de ces mouvements, vous suscitez un intérêt tout autre que celui qui résulte de ces intrigues psychologiques banales, vulgarisées par le roman et le théâtre.

« Car enfin, qu'est-ce que le cinéma ? Est-ce un art ? Oui et non. C'est un procédé de connaissance et d'exposition, à la fois art, science et industrie.

« Que signifie en matière d'écran la vieille formule : *la nature vue à travers un tempérament* ? Ici le tempérament se fabrique en série : c'est celui de l'appareil qui prend les vues.

« En résumé, les films seront sans sujet, ou, si l'on admet qu'il en faut un, comme concession au public, construit sur n'importe quelle donnée comportant mouvement et analyse de gestes. Cette analyse doit former l'objet principal du cinéaste, qui la poussera selon toutes les dimensions (et Dieu sait si M. Epstein est disposé à n'en voir que trois !) suivant tous les aspects du modèle. »

Ai-je rendu exactement les idées de M. Epstein ? Il est relativement facile d'expliquer sa propre opinion, facile encore d'exprimer l'opinion directement opposée. Le plus embarrassant est d'exposer des théories que l'on trouve justes, mais qu'on place à des plans différents, qu'on obtient par d'autres raisonnements, qu'on subordonne à d'autres principes, principes que M. Epstein ignore ou dédaigne.

Tout d'abord, je m'écarte nettement de lui en ce qui concerne la valeur d'un sujet. La plupart des hommes, il ne faut pas l'oublier, ne

conçoivent pas l'art sans un sujet, se préoccupent plus de la chose exprimée que du mode d'expression; ils ne goûtent la musique que si elle comporte des paroles ou un titre propres à diriger leur rêverie; ils voient avant tout dans la peinture le modèle représenté, la ressemblance physique ou psychologique des personnages. Un art uniquement tourné vers la recherche de modalités d'expression, comme celui d'un Rodin, ou des maîtres *expressionnistes*, les laisse froids. Et ce qui est vrai de la plupart des individus l'est de tous les publics. Or, le cinéma est essentiellement un art collectif, fait pour un public: il y faut donc un sujet. Le documentaire le plus exact, présenté comme tel, intéresse et n'émeut pas. Lancez un canot à travers les rapides, le public le regarde avec intérêt; s'il porte le message qui doit sauver l'héroïne, il le suivra haletant. Un film récent nous montrait un homme tué par un crocodile. C'était un inconnu, un anonyme; l'épisode avait pour seul objet d'indiquer que les crocodiles sont des animaux dangereux. Le public restait froid; si on lui avait donné une raison d'attacher quelque importance à la vie ou à la mort de cet homme, chaque bond aurait fait palpirer la salle.

Puis donc qu'il faut un sujet, le choix en est-il indifférent? Je le nie. L'artiste a un devoir envers le public; il est responsable de la qualité des émotions qu'il provoque («... l'émotion, même religieuse, dit Rémy de Gourmont, est humiliante lorsqu'on la demande aux littératures...»). Si nous jugeons ainsi ceux qui éprouvent une émotion de qualité médiocre, que dirons-nous donc de ceux qui la provoquent? Entre leurs mains, l'art se prostitue.

Quand je vois *La Fleur dans les*

**La puissance d'illusion de l'homme est infinie. Tous les ans, l'Académie des Sciences reçoit vingt-cinq démonstrations du Postulat d'Euclide, et les maisons d'éditions sept mille scénarios de films.**

*ruines, Pour l'humanité, Les Proscrits, La Charrette Fantôme, Fièvre, L'Homme inconnu, El Dorado* (j'en passe) je sens une âme qui parle à mon âme; quand se déroule devant moi tel film de confection — à épisodes ou autre — avec ses appels banaux et mécaniques à la pitié, à la terreur, à la sensualité, à la tendresse, j'ai l'impression d'être allé chercher chez une fille un frisson artificiel.

Que le cinéma soit l'art du mouvement, cela encore est incontestable; faut-il cependant proscrire absolument l'immobilité, exiger que tout, jusqu'au décor, danse autour des personnages? Revenons à la musique, puisqu'il y a tant de parenté entre les deux esthétiques; l'un des moyens d'expression de la musique est précisément le silence (Cf. Beethoven: *Scherzo* de la 9<sup>e</sup> symphonie, *Variations* op. 126; Wagner: marche funèbre du *Crépuscule*, etc.). Le rôle que le silence joue en musique, l'immobilité le joue à l'écran. Mais il faut qu'elle soit exceptionnelle et voulue (allez voir, la semaine prochaine *La Ville pétrifiée*). Autrement dit, le cinéma ne doit se servir de décor inerte que pour faire mieux ressortir le mouvement qui est son domaine normal.

A ce point de vue, ce que dit M. Epstein des gros plans, de la nécessité d'en limiter la durée, est tout à fait juste. Reportons-nous encore à l'esthétique de la musique: l'expression ou le geste en gros plan, c'est le thème joué « en dehors » confié au trombone, au cor, aux violons doublés. Le procédé est d'un effet puissant, mais rapidement monotone.

Je n'estime pas, avec M. Epstein, que la décomposition du geste constitue le domaine propre de l'écran. Le cinéma est capable de le faire, y excelle même, tout comme la littérature peut donner des œuvres poussées, fouillées, susceptibles d'une minutie d'analyse que ne comporte ni le théâtre ni la poésie. Personnellement j'éprouve une délectation morose à relire *Adolphe* ou *La Lettre Rouge*, ou certaines œuvres de M. Marcel Proust; mais n'admettre que cette voie me paraîtrait terriblement exclusif. Et en fin de compte, je crois qu'au cinéma je préfère encore l'œuvre lancée d'un élan: *Pour sauver sa race, Une aventure à New-*

*York, Fièvre*. En un mot, je crois qu'il y a une certaine antinomie entre les deux objectifs que M. Epstein assigne au cinéma, le mouvement et l'analyse.

J'ajoute que cette antinomie n'est peut-être qu'apparente et je serais heureux qu'une œuvre réussie m'obligeât à reconnaître mon erreur.

Enfin, je m'écarte encore du subtil cinégraphe quand il prétend soustraire l'écran aux lois communes de l'art. Et je refuse d'admettre que le tempérament du cinéaste, ou même de l'opérateur doive s'effacer devant celui de l'appareil. Je suis persuadé que deux films de Griffith tournés avec des appareils différents porteront une marque commune bien plutôt qu'un film de Griffith et un de M. René Navarre tournés avec le même appareil.

*L'équation personnelle* s'affirme même en science; les expériences d'un Léon Foucault, d'un William Crookes, d'un Fizeau, d'un Jean Perrin — je cite au hasard — ou encore les explorations d'un Stanley, d'un Brazza, d'un Nansen, sont choses *signées* aussi bien qu'un tableau de Delacroix ou d'Ingres, qu'un film de L'Herbier, de Delluc, de Fitzmaurice, de Tourneur. En science comme en art, la machine est un serviteur, et les moyens d'action une fois assurés, c'est l'homme qui compte.

Mais, j'ai tort de discuter ainsi les solutions; il est excellent que là où M. Epstein en voit une, j'en voie une autre; il serait encore meilleur que notre discussion en suggérât au lecteur une troisième. Ce qui est intéressant, c'est de poser les problèmes plus que de chercher à les résoudre: Je connais, sur le cinéma, peu d'ouvrages qui en posent autant, de manière aussi pénétrante, aussi vivante aussi philosophique que M. Jean Epstein; et peut-être, après tout, aurait-il suffi de dire cela.

LIONEL LANDRY.

**Le snob est plus utile à la civilisation que l'antisnob, que le critique qui, «au froide ou eau tiède, lance sur les enthousiasmes la douche de sa colère ou de de sa blague.**

Rémy de GOURMONT.

## DERRIÈRE L'ÉCRAN

### FRANCE

La Compagnie Française des Films Jupiter dont M. Manchez est le directeur artistique a entrepris un très beau film.

A Marseille, M. Guy du Fresnay, metteur en scène de cette compagnie tourne les extérieurs du scénario qu'il a tiré de *Margot*, la nouvelle de Musset. La reconstitution historique en est parfaite. Mlle Gina Palerme sera Margot. Nous y verrons aussi Mme Jalabert et Miss Brown.

Les interprètes masculins sont MM. Murray Goodwin, dans le rôle de Pierrot, Martel et Genica Missirio très impressionnant dans son rôle d'officier de hussards.

La Société Française des Films Artistiques, 17, rue de Choiseul, continue avec succès le placement à l'étranger des principaux films de sa production.

Qu'on en juge; elle a vendu:

Pour la Hollande: *Le Dogue des Baskerville, les Aventures de Sherlock Holmès, l'Eternel Féminin* et les *Ailes s'ouvrent*.

Pour l'Angleterre: *Les ailes s'ouvrent*.

Pour l'Espagne: *Les Aventures de Sherlock Holmès, l'Eternel Féminin, Le Destin Rouge*.

Pour la Suède: *l'Eternel Féminin*.

Pour la Suède, la Norvège et le Danemark: *Visages voilés... Ames closes*.

Pour la Pologne: *Visages voilés... Ames closes, Les ailes s'ouvrent, l'Eternel Féminin*.

Pour l'Amérique: *Visages voilés... Ames closes*.

Pour le Japon: *Visages voilés... Ames closes*.

... M. Feytaubois, 41, rue de Paris, à Lille, est l'agent général pour la région de Lille, de la Société Française des Films Artistiques, 17, rue de Choiseul, Paris.

Aux studios Gaumont, M. Henry Desfontaines ayant terminé *Chichinette et Cie*, vient de commencer les intérieurs du film qu'il a tiré de *Son*

*Altesse*, le roman de Delphi Fabrice. Ce sera la suite de *Chichinette et Cie* et les acteurs en sont les mêmes.

M. André Hugon va mettre en scène *Le Diamant noir*, d'après le roman de Jean Aicard. Les interprètes sont MM. Armand Bernard et Henry Krauss et Mme Claude Mérelle.

Léonce Perret vient de terminer son film *L'Ecuyère*.

On annonce que M. de Baroncelli avant de tourner *Le Fleuve* va mettre en scène *Roger-la-Honte*.

Les *Petits portraits*, publiés sans signature dans le numéro de *Cinéma* du 2 décembre sont de M. Jacques Christiany.

Sir Ross Smith et Sir Keith Smith, les héros du raid en avion, de Londres en Australie, sont arrivés à Madrid il y a quelques jours. L'Ambassadeur d'Angleterre et les notabilités de la ville ont donné un grand banquet en leur honneur, et le 10 décembre, ils furent reçus par le Roi et la Reine d'Espagne qui, comme tout le monde le sait, portent un grand intérêt à l'aviation et à la cinématographie. Le Roi et la Reine ont assisté à la première représentation du film du Raid Aérien qui a obtenu un très gros succès.

**c i n é a**  
demande à MM. les  
Directeurs de Cinéma  
d'envoyer leur programme  
dix jours d'avance à  
**c i n é a**

Pour donner une idée de l'intérêt suscité par ce film, il suffit de dire que trois jours avant la première représentation il y avait plus de huit mille pesetas de location, c'est-à-dire environ seize mille francs.

Nous rappelons que c'est la Maison Victor Marcel Productions, 82, rue d'Amsterdam, qui a ajouté ce beau film documentaire à sa série de Scott, Armées combattantes et Shackleton.

### ANGLETERRE

Ainsi que je l'avais annoncé il y a deux mois, MM. Bromhead Frères sont devenus propriétaires de la Gaumont Co. Ltd. de Londres. M. A. C. Bromhead est Directeur de la compagnie depuis sa constitution en 1898.

La fille de Lord Birkenhead, Lord Chancellor d'Angleterre, tiendra un rôle dans une nouvelle production de la Hardy Film Co. Le dernier film de cette compagnie *The Scourge (Le Châtiment)* est à présent terminé. Le suivant *The Reaping* d'après un livre de Rafael Sabatini, qui donnera lieu à des reconstitutions de scènes de la Révolution Française.

Dans la série « Tense moments with greats authors » (Master Films Co's productions) paraîtront des adaptations de scènes tirées de *Sapho, Les Misérables, Trilby, Olivier Twist, The Only Way*, etc. Miss Sybil Thordike tourne actuellement le rôle de Nancy dans *Olivier Twist*.

La Bird Film Co., a présenté *The Woman in his House (la Femme dans sa maison)* dont la vedette est Mildred Harris Chaplin. C'est là une excellente production, une super-production même, dirai-je. On ne pourra lui reprocher qu'un scénario un peu touffu, qui dérouta par moment le spectateur. Jeune fille, jeune femme, jeune maman heureuse, puis meurtrie, Mildred Harris conserve une personnalité d'un charme bien distinct. Gracieuse, fine, fragile; visage aux traits délicats exprimant, tout

en nuance, les sentiments et émotions les plus subtils; nous avons devant nous un être précieux, auquel les qualificatifs de joli, adorable, ne conviendraient pas; je dirai tout simplement, féminin. Féminine, Mildred Harris l'est, idéalement. La mise en scène de John M. Stahl est luxueuse, artiste, toujours d'un goût sûr. La photographie est irréprochable: il y a des effets de nuit, une tempête en mer, entre autres scènes, qui sont d'une réalisation parfaite. Je n'oublierai pas de signaler un acteur de trois ans, Richard Hedrick, délicieux bambin susceptible d'éclipser, dans un autre genre, la gloire de Jackie Coogan; puis Gareth Hughes, qui dans un rôle difforme nous donna par instant, l'impression tragique, horrible du Destin.

Il est fort probable que dès le début de la nouvelle année, Pathé Frères Ltd., prendra rang parmi les producteurs britanniques. Ce ne serait pas là, d'ailleurs, la seule « surprise » que nous amènerait Janvier 1922.

Le cinéma continue ses conquêtes. Des représentations auront lieu régulièrement, trois fois par semaine, dans un temple anglican du Pays de Galles. Ainsi viennent de le décider ses pasteurs, en vue de combattre, ont-ils dit, le goût pernicieux de leurs administrés pour les films « sensationnels », modèle courant.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Général Film Renting Co., a montré un déficit important dans les affaires de cette Société, une des plus grosses entreprises de louage britanniques. Il est possible qu'elle reprenne son activité l'année prochaine, sous un autre nom, avec une nouvelle direction.

Direct Film Traders Co., a présenté *Four men in a van* (Quatre hommes dans une roulotte) dont le producteur est M. Hugh Croise. Principaux interprètes: Johnny Butt, Manning Haynes, Donald Earle, Gordon Hopkirk. Le film a reçu en général un accueil chaleureux. Je doute cependant qu'il trouve un grand succès à l'étranger à moins qu'il ne soit revu et raccourci, surtout en ce qui concerne les sous-titres. Ceux-ci, au nombre de

164, contiennent un humour que seuls, les anglais peuvent pleinement apprécier: la principale difficulté sera de les adapter au goût des spectateurs étrangers éventuels. Il n'y a pas d'histoire, simplement une succession d'épisodes, dont certains sont amusants, ayant pour but de nous montrer les tribulations de quatre jeunes gens partis en vacances dans une roulotte. En résumé, un bon film anglais, pour l'Angleterre.

*The old Wives Tales* (Conte de vieilles Femmes) est une adaptation un peu décousue du livre de Arnold Bennett. Le film ayant voulu suivre de très près cette adaptation contient trop de choses, trop d'événements, si bien que le sens général de l'œuvre: la fugacité de la vie, échappe. L'intérêt s'éparpille sur des scènes secondaires, qu'on tourna, d'ailleurs, surtout à cette fin, telle celle qui nous montre Mme Tamara Karsavina dansant dans un restaurant à Paris. Nombre d'in vraisemblances dans l'histoire surchargent par surcroît le scénario: le départ d'un ballon captif, dans la nuit, de Paris assiégé (en 1870); l'héroïne échouant dans une maison « privée » de la rue Bréda, puis devenant propriétaire d'une pension bourgeoise de la rue Byron, où par le plus grand des hasards, elle est reconnue par un ami de son neveu, etc. L'esprit reste désorienté, et c'est dommage, car le film contient de jolies et même de belles choses. Des scènes prises sur le parvis de Notre-Dame; au pont des Arts, ont une valeur artistique et documentaire indéniable. Parmi l'interprétation, Miss Fay Compton est adorable de blondeur et de grâce. Même sous ses bandeaux blancs de vieille femme, son visage reste émouvant. D'autres rôles sont bien tenus par Florence Turner, Mary Brough, Henri Victor, etc. M. Denison Clift n'a pas eu toujours la chance, travaillant pour l'Idéal Co., d'avoir des scénarios où il eut pu donner la mesure complète de son talent.

A. F. ROSE.

## AMÉRIQUE

D'après notre confrère américain F. I. S. le public croit, dur comme fer:

Que toute étoile de Cinéma divorce ou va divorcer.

Que les « vampires » font toujours brûler de l'encens autour de leur foyer.

Que les traîtres sont toujours d'excellents maris.

Que les jeunes premiers mènent des existences en vue.

Que les baisers échangés sur l'écran ne sont jamais véritables.

Que les directeurs déchirent toujours le scénario avant de commencer à tourner.

Que les éditeurs volent tous les bons sujets de scénarios qui leur sont soumis.

Que les directeurs se servent toujours du mégaphone, et que les opérateurs portent toujours leur casquette la visière en arrière.

Que les doublures accomplissent toujours les tours difficiles, tandis que l'étoile les regarde, confortablement installée dans sa limousine.

Que les interviewers passent toujours, en compagnie des étoiles, d'agréables moments dont ils ne parlent pas dans leurs articles.

Que les photographies représentant les étoiles à domicile sont truquées et qu'on emprunte la maison d'une autre personne pour les faire poser devant la façade.

Que les baigneuses de Mack Sennett ne savent pas nager.

Que les auteurs ne lisent jamais les romans d'où ils tirent leurs scénarios.

Que les actrices se couchent à neuf heures parce que les excès laissent des traces.

Que les larmes sont toujours obtenues au moyen d'oignons ou de glycérine.

Qu'une étoile ne peut circuler dans la rue sans provoquer un rassemblement.

Que les artistes se servent réellement des produits qu'elles recommandent dans les annonces.

Que les étoiles n'ont jamais prononcé les phrases que leur attribuent les interviewers.

Qu'une étoile fait souvent bouleverser tout un film s'il y a quelque chose qui ne lui va pas ou une occasion de se mettre en vue.

Que Griffith tourne ses films en consultant des notes prises sur ses manchettes et sans jamais se servir de manuscrit.

## Les Récentes Productions :: GAUMONT ::

### Parisette.

Nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé le nouveau film de M. Louis Feuillade en soulignant ses qualités. Ciné-roman, il garde une tenue dans ses imbroglios; au drame, s'ajoutent des notes discrètement comiques. Mais ce qui donne surtout à *Parisette* une originalité remarquable, c'est dans le premier épisode, la scène de la prise de voile, au Carmel. Non seulement la situation de Manoëla, la jeune fille désespérée, est une des plus douloureuses que nous connaissions à la scène et à l'écran,



PARISLETTE

mais encore la réalisation est, avec la conception, de celles qui font honneur à un artiste. Les quatre premiers épisodes permettent donc de s'attendre à une suite aussi intéressante.

### Sauvons le gosse.

La plupart des interprètes de ce film sont des animaux. On peut presque dire que c'est une raison pour qu'il soit parfaitement joué. C'est que les animateurs de ces sortes de pièces savent admirablement utiliser les bêtes. Le sujet, au reste, n'est qu'un prétexte à des scènes interprétées par un singe, un chien, un cheval, etc. Le chimpanzé, à qui un



Le Fils de Madame Sans-Gêne

bébé donne la réplique, est d'une habileté surprenante et l'a déjà prouvé dans quelques comédies du même genre.

### Le Fils de Madame Sans-Gêne.

M. Emile Moreau, l'un des auteurs de *Madame Sans-Gêne* (on sait que l'autre est Victorien Sardou), a écrit un roman dont on a tiré le film qui vient de nous être présenté. Les Italiens aiment illustrer à l'écran l'histoire et ce qui la côtoie plus ou moins agréablement. Ils remuent des foules avec harmonie, mais trop souvent ils choisissent des scénarios qui nécessitent un texte copieux et leurs lu-

mières n'ont pas toujours l'éclat désirable. *Le Fils de Madame Sans-Gêne* est photographié beaucoup mieux que certains autres de leurs films et l'aventure que l'on y conte est d'un sûr intérêt dans un cadre mouvementé à souhait.

A la vérité, c'est la maréchale Le-febvre qui joue le grand rôle. Nous assistons, d'ailleurs, à sa première entrevue avec le futur duc de Dantzig et à son existence de vivandière. Un enfant lui vient et c'est Jean qui, dès son adolescence, s'éprend, chez Isabey, de Marie de Bonneval, fille d'émigré fiancée à d'Abzac un conspirateur. Suivent des difficultés di-



Une Scène de Sauvons le Gosse

Une Scène de *Sauvons le Gosse*

verses Le maréchal, revenant blessé de la guerre, voit son fils le voler. Une scène terrible : la maréchale, elle, protège toujours son fils... Le père, irrité, non encore guéri de sa blessure, dit : « Je me croyais un ancêtre ; il est beau, mon descendant ! » Le maréchal repart pour la guerre et cette fois avec son fils. Jean, soldat, est détourné de sa mission par la rencontre de la femme qu'il aime. Par sa faute, deux mille combattants français vont mourir. Le père livre le fils au conseil de guerre. Condamnation à mort. Fuite du condamné grâce à la mère. Enfin Jean accomplit un acte courageux qui assure une nouvelle victoire et, mourant, il est décoré par l'empereur.

On voit que, sans stupéfiants coups de théâtre, l'aventure se déroule convenablement et l'on peut ajouter que Hespéria, belle, joue bien le rôle de Madame Sans-Gêne. Même, un peu trop sobrement peut-être dans les premières scènes, où elle pourrait se livrer à des gestes plus vulgaires. Il n'y a rien à critiquer dans la mise en scène des combats, qui est importante et bien réglée.

L. W.

### Le chevalier Errant.

D'où vient la supériorité marquée que possèdent sur nous, pour tout ce qui est reconstitution historique, les cinéastes scandinaves ? Peut-être y a-t-il dans cette impression une part d'illusion ; l'éloignement dans l'espace facilite l'éloignement dans le temps ; en regardant un acteur suédois qui joue un rôle du XVII<sup>e</sup> siècle, nous ne remarquons pas tel ou tel détail trahissant l'homme d'aujourd'hui, qui n'échapperait pas à un de ses compatriotes et que nous noterions chez un acteur français. Mais je crois aussi qu'il y a là-bas, entre

GOSTA EKMAN dans *Le Chevalier Errant*

demande parfois si c'est une femme de chair et d'os, ou quelque sœur de Saskia qui serait descendue de son cadre.

Axel Ringvall, lui, est bien en chair, et la manière dont il absorbe les chopes de bière exclut toute hypothèse mystique ou poétique. Quant à Gosta Ekman, il fera battre bien des cœurs, et les hommes même comprendront que l'héroïne fasse des sottises pour lui, car il est impossible de se figurer aventurier plus galant et chevaleresque. (A ce propos le titre et le programme diffère : le soi-disant comte était-il, en réalité, un laquais ou un officier subalterne ? Il y a une nuance.)

Naturellement — on finit par trouver cela tout naturel quand il s'agit d'un film suédois — les paysages sont remplis d'une exquise et brumeuse poésie, de grands champs de blé ondulent au soleil ; des troupeaux de bœufs mugissants et de pores gras attestent la richesse du seigneur Gripp. Et ainsi se complète, s'encadre un de ces livres d'images délicieux, jeunes et naïfs, que les grands enfants rêveurs du Nord aiment à feuilleter, au coin de l'âtre où flambent les grosses bûches, dans la nuit joyeuse de Yule.

## LA SINCÉRITÉ DES PUBLICS

On siffle dans des salles... A la bonne heure ! On lutte, on s'enthousiasme, on s'invective même les uns les autres pendant ou après une projection. De telles manifestations heureuses ne sont plus de mode au théâtre et voilà encore, pour l'écran, une supériorité.

Où recommencerait-on la bataille d'*Hernani*, sinon à Lutetia ou à l'Artistic, ou au Colisée ? Même les belles audaces qui ravissent des spectateurs de théâtre n'effarouchent pas le traditionnaliste qui s'endort ou s'abstient, ou dit : « charmant », quand il pense : « la barbe ! »

A remarquer, en outre, que certaines gens n'osent pas manifester leur opinion, qui se le permettent au cinéma. Tant mieux ! Je vais citer M. Henry Bordeaux. Vous permettez ? Voici :

« Il y a quelque chose de changé, et c'est le public. Allez, non pas aux répétitions générales, mais aux représentations ordinaires et vous en ferez aussitôt la remarque. Tout un lot de nouveaux riches, de petits boutiquiers, d'entrepreneurs, de marchands de légumes, d'épiciers, de confiseurs, de parfumeurs, etc., etc., s'étale à l'orchestre et dans les loges. C'est leur tour, pensent-ils. Je veux bien. Mais il les faut éduquer. Le goût ne se gagne pas aussi vite que la fortune ? »

Bon ! mais qui les éduquera ? La critique ?

Or, ces mêmes messieurs et dames qui avalent tout au théâtre et qui, au cinéma, se croient plus capables de discernement, émettent des avis, en entendent d'autres, et voilà l'éducation qui se forme...

On a donc sifflé dans certaines salles, la *Charrette fantôme* qui fut acclamée ailleurs. Un ami m'a dit : « Quelle belle œuvre ! » Une dame : « Que je me suis ennuyée... c'est idiot ! » Une autre : « On m'a dit que c'était ridicule. » Qui ? Des gens intelligents ? Elle m'a répondu : « Je vous assure que ce sont des gens *chic*. » Qu'est-ce qu'elle entendait par là ?

Au reste, aucun mépris ne doit s'adresser à qui ne pense pas comme nous.

J'ai donc répété à l'un des plus importants directeurs de cinéma que le film susdit avait été hué dans tel

établissement. Il m'a répondu : « Pas possible ! le public de cette maison est cultivé ! » Qu'est-ce que ce Monsieur aussi entendait par cultivé ? « *chic* » ou pas « *chic* » ? Toutefois il ajouta : « Le film aura sûrement du succès dans des salles populaires. »

Un autre directeur (en disponibilité provisoire) que je crois, lui, cultivé ou plutôt, ce qui est plus clair, assoiffé de culture, a payé sa place dans une salle pour voir *La Charrette Fantôme* qui, une fois projetée, suscita des ricanements des spectateurs. Il se retourna vers eux et leur cria : « Qu'est-ce qu'il vous faut ? Toujours la même histoire ? Toujours les mêmes personnages ? »

Il y a longtemps, au théâtre comme ailleurs, qu'on a remarqué la sincérité du public modeste. Il peut se tromper, voire se laisser influencer : il est sincère. Et qui donc peut prévoir ses avis ? Les directeurs moins que personne.

Des habitués leur expriment leurs sentiments ? Sans doute. Mais d'autres se contentent, mécontents, de se déshabiller... de ne plus revenir.

Laissez-les donc siffler. Offrez-leur de l'audacieux quand il s'en présente (à condition que la fumisterie ne s'y étale pas en dadaïsme forcené, — et nous avons peu à craindre cette espèce à l'écran, car elle coûterait cher inutilement).

S'ils sifflent, croyez-vous, ils ne reviendront pas. Erreur ! S'ils s'ennuient, ils finiront par vous être infidèles ; mais s'ils sont choqués par des innovations, ils éprouveront comme une satisfaction d'être étonnés, et puis ils discuteront chez eux ou ailleurs, sur le film scandaleux. D'où : propagande.

On disait tout à l'heure : « Il se trompe, le public. » Son erreur sincère se redressera d'elle-même. Dans le *Gosse*, Charlie Chaplin est extrêmement douloureux à plus d'un moment : des spectateurs rient, ils rient comme sur commande parce que, dans leur esprit, cet artiste est comique toujours. Ils comprendront la prochaine fois, — car ils reverront le *Gosse*, pour la plupart. Un bon film revu dévoile des beautés nouvelles et l'on commence à le savoir.

Parmi les gens qui jugent par eux-mêmes, j'en noterai un : l'autre jour, à Passy, où se donnait *Amour de Geisha*, un des bons films de Sessue Hayakawa. Un couple derrière moi. L'homme, ne manquait pas de prétentions dans ses trivialités verbales,

ne comprenait rien au scénario pourtant simple ; sa femme était obligée de lui fournir des explications ! La projection terminée, ce Monsieur, cossu d'accoutrement, déclarait en parlant du grand interprète japonais : « Il fait trop de *magnes*. »

Ce vilain argot (il y en a un beau) dénotait peut-être déjà un manque de goût et que l'homme, rehaussé par une position sociale peut-être soudaine, avait, par outrecuidance, abandonné sa simplicité native. Les femmes, en s'élevant, ont généralement plus de modération, d'indépendance et de sincérité.

En Amérique, la richesse subite est, depuis bien plus longtemps qu'en France, fréquente, mais précisément l'amour de la sincérité ne doit pas s'y perdre aussi vite. Pays neuf ? Sans doute ! Et qui...

Mais voilà une chronique qui a dépassé déjà les limites qu'elle s'était d'abord octroyées, et son auteur vous en demande pardon, — sincèrement.

LUCIEN WAHL.

## SPECTACLES

### Représentation de "La Flamme" au Théâtre Albert I<sup>er</sup>

*Un Justicier*, pièce en trois actes de M. Fauré-Fremiet, est un drame court, ramassé, saisissant, inspiré par la guerre et montrant la répercussion qu'exerce sur la vie de deux êtres un de ces drames qui paraissent normaux dans la tranchée. Il a été bien joué sous l'énergie et habile impulsion de M. Henry Duval.

De l'autre pièce, *Comme on s'ignore*, l'auteur m'interdit de parler. Mais j'en puis louer les interprètes, qui sont excellents. M. Pierre Bayle, metteur en scène plein de vie, a bien rendu le côté jeune, affectueux, nonchalant, du caractère de Jacques. M. Le Flon est un parfait gentilhomme campagnard, plein de bonhomie sans vulgarité et de lourdeur sympathique. Mlle de Gerlor a joué avec autorité et distinction le rôle complexe de Madeleine, tour à tour décidée, subtile, émue ; enfin Georgette de Kerivoual a incarné le personnage d'Andrée, avec sa coquetterie naïve, sa charmante inconscience, son égoïsme tendre et capricieux. La musique de Robert Monfort enveloppe d'une jolie atmosphère champêtre la fin du second acte.

INTÉRIM.

## Les Présentations

### La Maison sans portes et sans fenêtres.

Le Cabinet du Docteur Caligari semblait une réaction contre le pompiérisme. *La Maison sans portes et sans fenêtres*, moins esthétique, mêle du romantisme facile à du symbolisme hétéroclite et le cubisme n'y est appliqué que pour deux ou trois décors. Je crois — sait-on jamais ? — que le postulat traité à la manière directe apparaîtrait puéril et ridicule. En le présentant sur le mode expressionniste, on n'a peut-être pas évité cet écueil et, de telles répliques, on dirait une imitation, parodique un peu, d'*Aglavaïne et Selysette* ou des *Aveugles*. Le titre provient d'une maison construite par un vieil être fantastique, pour une femme vouée à l'immobilité. Son mari veut un jour l'empoisonner, elle s'en aperçoit à temps, lui dit : « Va vers ta destinée » ; il part, revient, elle meurt, elle l'aimait il retourne à sa destinée qui s'appelle Yalena et l'adore.

Au cours de ces péripéties, nous avons vu, sur un toit d'édifice en construction, Yalena évoquer par ses danses la fin de Byzance. Le plus étrange des personnages s'appelle Gaudéamus. *Gaudéamus* donc, mais pas trop. *Le Cabinet du Docteur Caligari* se tient, dans sa bizarrerie. Ici, un peu de décousu et aussi de la lenteur avec des vues infiniment curieuses au surplus. Mais il ne faudrait pas abuser...

### La Mort du Soleil.

La sincérité de ce film est indubitable, aussi ne nous abandonnerons-nous pas à une comparaison avec le précédent, mais, si la mise en scène où Mme Germaine Dulac a prodigué de la joliesse avait été excentrique et si le texte avait été nimbé de mystère, nous aurions ressenti une impression de la même espèce. C'est que les personnages, d'abord placés dans une situation normale, agissent en anormaux. On voit mal un savant arracher et cacher un enfant à sa mère pour le guérir de la tuberculose, même en des occurrences particulières. Toutefois, la fin est heureuse pour ces gens naturels aux actes fantastiques. Par une inadvertance à quoi l'on peut remédier,

M. André Legrand a utilisé trop le mot « grand » (grande science, grande consolation, grandes choses, grand' chose, grande fête, grand vieillard, etc., etc.)

Quand au docteur qui donne son nom au sémur qu'il a inventé, on a oublié qu'il y a des cachets « du docteur Faivre ». Cela dit, soulignons la grâce ingénieuse de la mise en scène, et de la mise en images... des images verbales, et rendons hommage à M. André Nox, car nul comme lui ne saurait exprimer ce rôle de savant angoissé, ou désespéré, ou soucieux de hauts devoirs ; c'est une belle figure de notre cinéma.

### L'Agonie des Aigles.

Traduction, en film, des *Demi-Solde*, de M. Georges d'Espargnès, par M. Bernard Deschamps. Cette succession de tableaux ne fera peut-être pas surgir le frisson des enthousiasmes, elle n'en est pas moins bien ordonnée et la projection s'y continue sans lasser. Le culte de l'empereur y est célébré par des actions d'adorateurs fanatiques. Ainsi plusieurs de ces demi-soldes provoquent en duel des royalistes afin de les tuer. Peu après le début, nous assistons aux adieux de Fontainebleau, puis à la mort de Napoléon. Une grande scène est celle où le commandant Montander, un des chefs de la conspiration pour le rétablissement de l'empire, pénètre une nuit dans les jardins de Schönbrunn où il rencontre le duc de Reichstadt ; il lui conte les exploits de la grande armée et les espoirs de ses survivants. Les évocations guerrières sont réalisées fort intelligemment. On doit encore louer, la mise en scène des coulisses de l'Opéra et d'une représentation au théâtre Italien.

*L'Agonie des Aigles* se termine par la condamnation et l'exécution des demi-soldes, courageux et gardant chacun sa personnalité au moment d'être fusillés par la garde Suisse, à défaut des soldats français qui n'ont pas voulu se servir de leurs armes.

De l'allure, surtout dans le texte de M. Georges d'Espargnès étincelant de panache puisqu'on y lit, par exemple : « Ouvrez toutes grandes les fenêtres pour que puisse y entrer l'âme de la France. » Séverin-Mars, en Napoléon et en demi-soldé, sera revu avec plaisir et regret. M. Desjardins est excellent.

### Sous le masque d'amour.

Géraldine Farrar et Montagu Love dans des rôles où ils ne peuvent se prouver étonnants. Il s'agit là d'une femme, victime sentimentale d'un aventurier, qui trouve le bonheur quand même. Un enfant égaie ce film ordinaire.

### Le Sacrifice de Sato.

Sato, c'est Sessue Hayakawa. Il a rencontré de meilleurs rôles et des scénarios moins banaux, mais un tel acteur n'ennuie jamais.

### Les Rapaces.

Il s'agit d'un groupe qui, sous un masque dévot, abrite une répugnante cupidité et précédé par un financier digne de lui. Parr (tel est le nom de ce monsieur) brise un couple honnête qui lui avait donné sa confiance, laisse partir son fils qu'il a cruellement séparé de sa fiancée. Il est, en affaires, pareil aux hommes des *Ventres dorés*, de M. Emile Fabre. Il ressemble, un autre moment, au père Duval en face de Marguerite Gauthier et, à des occasions diverses, rappelle les mauvais riches de *Charité*, de Griffith. Un bon pasteur, qu'il a circonvenu, connaît un jour la vérité et crache son mépris à ses paroissiens, les hypocrites, les rapaces. Le vilain personnage est blessé par une de ses victimes et meurt, entouré des braves gens retrouvés, en leur demandant pardon pour lui et les gens de la même farine, « car ils ne savent ce qu'ils font. »

### La Jolie Infirmière.

Mary Miles, duchesse cette fois, devient par charité, infirmière et, soignant un député travailliste, se fait passer pour la fille d'un gargotier. Ainsi elle va éprouver l'amour du parlementaire. Des complications couleur tendre agrémentent cette historiette qui est à la fois artificielle et délicieuse. La vision d'un tel film avant le sommeil doit inspirer de jolis rêves.

LUCIEN WAHL.

... il n'est pas mauvais, et c'est, après tout, un signe de supériorité, d'être crédule au génie, au talent, à l'effort loyal et désintéressé.

Rémy de GOURMONT.

## Les Pages de ma Vie

par  
Fedor Chaliapine



J'avais un ami qui jouait des petits rôles dans un théâtre d'été. Il avait à peine 17 ans, il s'appelait Kamensky.

Un jour il me dit :

— Tu peux avoir chez nous une excellente occasion de t'essayer au théâtre. Notre directeur est très sévère, mais plein de bienveillance pour les jeunes. Va le voir.

— Mais je ne saurais pas jouer...

— Cela ne fait rien ! Essaie toujours ! On te donnera peut-être un petit rôle de quelques lignes.

Je me présentai chez le directeur et il me donna immédiatement le rôle du gendarme dans une pièce intitulée : *Le gendarme Roger*. Dans cette pièce figurent des voleurs et des vagabonds qui inventent chaque fois de nouveaux tours d'adresse, tandis que le gendarme Roger essaye en vain de les capturer. C'est justement ce gendarme maladroit que je devais personnifier. Lorsque je fus capable de comprendre tout le degré de responsabilité qui m'incombait ainsi, une sensation de joie presque religieuse, une sorte d'enthousiasme frénétique m'envahit entièrement. Les répétitions commençaient à onze heures du matin, et moi, je devais être à mon bureau à cette heure-ci. Comment faire ? Naturellement, je commençai à éprouver les migraines les plus atroces. Je prenais l'air d'un homme qui ne peut plus lutter contre la douleur, et je m'adressai au chef comptable :

— Fedor Michailovitch, je vous en supplie, permettez-moi de rentrer chez moi, j'ai un mal de tête terrible.

Le chef comptable, un homme sévère et silencieux, me regardait sans

rien dire pendant quelques secondes, puis comme s'il m'avait écrasé par son regard, me disait brièvement :

— Va-t-en

Je me dirigeais vers la sortie, comprenant bien qu'il ne me croyait pas, mais, à tout hasard, ne cessant pas de me frotter le front et ralentissant le pas afin de donner l'impression de quelqu'un qui ne tient plus debout.

Afin qu'on ne puisse pas voir des fenêtres de l'Ouprava dans quelle direction je m'en allais, je me faisais tout petit, en me pliant presque en deux en passant devant l'édifice municipal.

Dans le Jardin d'Été régnait la joie et la gaieté. Des arbres en verdure, des oiseaux qui sautillaient. Dans les allées, des charmantes comédiennes se promenant à pas lents comme des reines, en riant et en plaisantant. Je connaissais déjà personnellement quelques-unes d'elles et même je leur copiais des rôles, ce qui m'emplissait d'un orgueil indescriptible.

J'étais d'une timidité extrême, presque malade, mais pourtant aux répétitions, entouré des gens que je connaissais derrière le rideau baissé, j'arrivais à comprendre ce qu'on exigeait de moi, et je n'étais pas entièrement incapable de suivre les indications du metteur en scène.

Enfin, la fameuse soirée si longuement attendue, arriva. Je vins au théâtre le premier, avant tout le monde. Je passai dans ma loge, un costume de gendarme m'y attendait : une tunique verte et rouge et un pantalon blanc. Je mis très peu de temps pour m'habiller et je passai au maquillage : comme je ne m'y connais-

sais pas du tout, j'essayai un peu de toutes les couleurs afin d'avoir plus de variété dans les nuances. Après tout, je n'étais pas content de moi-même. Mon cœur battait trop fort. Les jambes ne m'obéissaient pas.

La représentation commença. Je ne peux pas exprimer ce que je ressentais durant cette soirée. Je me souviens seulement que ce ne fut qu'une longue suite de sensations désagréables et douloureuses. C'était comme si on m'arrachait le cœur pour le piétiner ensuite, le réduire en poussière. Je me rappelle qu'on ouvrit une porte dans les coulisses et qu'on me poussa sur la scène. Je comprenais parfaitement qu'il fallait parler, faire des gestes, se mouvoir. Mais il me fut absolument impossible de faire le moindre mouvement, de prononcer une seule syllabe. Mes pieds s'enfoncèrent comme des racines dans le tapis, les bras se collèrent au corps, la langue devenue brusquement énorme remplit toute ma bouche et ne m'obéissait plus. Je restais immobile comme une statue de marbre, mais j'entendais les voix furieuses qui venaient des coulisses :

— Mais parle donc... parle donc !...

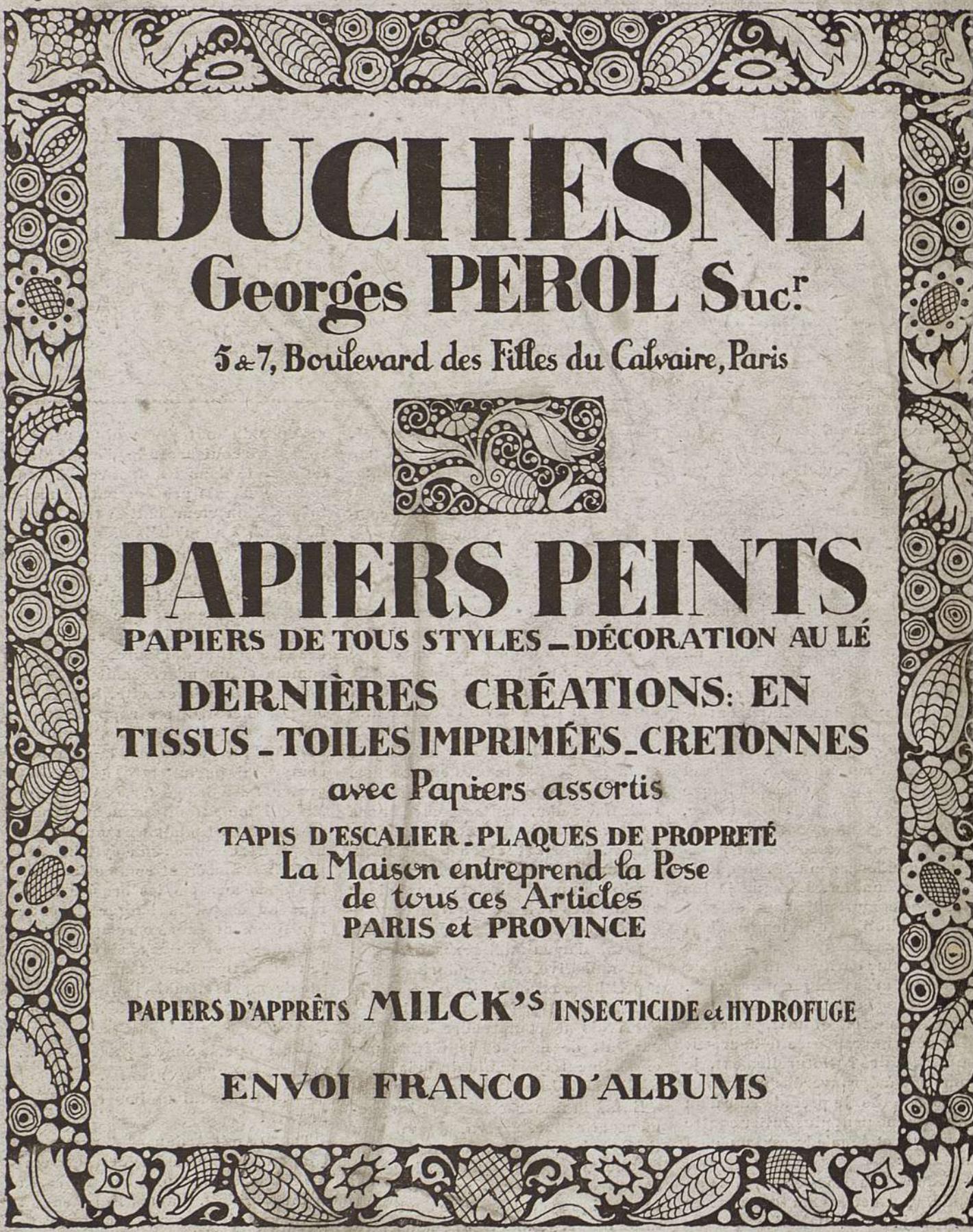
— Veux-tu bouger, enfin...

— Flanquez-lui un bon coup dans la g... !

Tout se mit à danser devant moi. Un gouffre immense était tout rempli des rires multiples et sonores, la scène oscillait. J'avais la sensation de mourir lentement, de disparaître dans le néant.

(A suivre)

L. VALTER, trad.



# DUCHESNE

Georges PEROL Suc.<sup>r</sup>

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



## PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

DERNIÈRES CRÉATIONS: EN  
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose  
de tous ces Articles  
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS MILCK'S INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.